

Cerveau bleu, cerveau rose

ENFANTS. Le rose pour les filles, le bleu pour les garçons. Point. Un usage si répandu et admis que déroger à cette règle tacite est socialement mal toléré. Mais les filles préfèrent-elles vraiment le rose ou sont-elles victimes du diktat commercial? Existe-t-il réellement un cerveau bleu et un cerveau rose?

PRISKA RAUBER

Ses chaussures attirées? Des ballerines roses à paillettes. Son vernis à ongles préféré? Le rose. Son jeu adoré? La dinette. Rose, bien sûr, la dinette. Comme quasiment toutes les petites filles, Mia aime cette couleur, outrageusement. «C'est trop beau le rose», lance-t-elle du haut de ses presque trois ans, toute de rose vêtue, c'est entendu. Mais d'où vient cet amour du rose? Des gènes? Des usages? De l'éducation? Plusieurs études, plus ou moins sérieuses, se sont penchées sur la question. L'une d'entre elles, datant de 2007, affirme que l'appréciation différente des couleurs selon le sexe est d'origine biologique. Archaïque en fait. Les femmes aiment le rose parce que les activités de cueillette leur ont fait préférer les fruits mûrs et rouges aux autres...

«Aberrant!» lance la Genevoise Anne Dafflon Nouvelle, docteur en psychologie sociale, auteure de plusieurs recherches sur la socialisation différenciée. «D'autant plus quand on sait que jusqu'au XVIII^e siècle à peu près, en termes de code des couleurs, c'est le contraire qui avait cours. Le bleu était porté par les femmes et le rouge par les hommes.» Ce que confirme le styliste gruérien Thierry Dafflon. Il enseigne l'histoire de la mode à l'École de couture de Fribourg. Se référant à l'historien médiéviste Michel Pastoureau, il estime que le clivage rose-bleu que l'on connaît aujourd'hui découle du combat historique entre le rouge et le bleu.

«Au XII^e siècle, le rouge est la couleur prestigieuse, celle des riches, des puissants. Mais, pour les réformateurs protestants, vers la fin du XV^e, il devient la couleur immorale des papistes. Il faut donc

«Jusqu'au XVIII^e siècle environ, le code des couleurs était inversé. Bleu pour les filles et rouge pour les garçons.» ANNE DAFFLON NOUVELLE

chasser le rouge du temple et des habits des bons chrétiens.» A tel point qu'à partir du XVI^e les hommes ne s'habilleront plus en rouge. «Sauf les cardinaux, précise Thierry Dafflon. Mais les femmes le peuvent. On assiste ensuite à un chassé-croisé entre le bleu, féminin au Moyen Âge, à cause de la Vierge, et le rouge masculin, car signe de pouvoir et de guerre.» Puis les codes s'inversent pour aboutir à ceux que l'on connaît aujourd'hui: le bleu devient masculin, car plus discret, le rouge se destine davantage au féminin, s'adoucissant par le rose.



Le travail de la photographe JeongMee Yoon a été inspiré par sa fille, qui a fait du rose l'objet d'un véritable culte.

Vendre deux fois plus

Ce qui explique la dichotomie de base. Par contre, l'ampleur qu'elle a prise aujourd'hui trouve son origine ailleurs. Certes, les filles aiment le rose. Mais il faut dire que, même si elles voulaient échapper à l'univers monochrome, elles auraient du mal. A l'image de Mia. «J'essaie de trouver d'autres couleurs à lui mettre, indique sa maman, Laetitia Odorici. Mais ce n'est pas facile! En cherchant bien, on y parvient. Sauf que, bien souvent, quand les habits ne sont pas roses, ils affichent des petits dessins de mec, comme des voitures ou des superhéros!»

Même chose pour les objets du quotidien, les jouets, la décoration, les meubles ou les livres qui emplissent les étals des

commerces. Les secteurs destinés aux petites filles sont immanquables et ne laissent guère de choix. A tel point qu'on peut se demander si l'amour du rose ne serait pas davantage un conséquence des stratégies marketing que de neurosexisme. «Clairement, cette dichotomie a été récupérée et amplifiée par le marketing, commente Anne Dafflon Nouvelle. Simplement parce qu'elle permet de vendre deux fois plus de marchandise. Il y a vingt ou trente ans, les objets destinés à l'enfance étaient neutres. Le petit vélo par exemple. Aujourd'hui,

ce petit vélo sera soit rose Barbie soit décoré d'un Spider-Man. Une petite fille choisira le rose Barbie. Deux ans plus tard, son frère refusera catégoriquement de monter sur ce vélo rose. Ses parents devront donc lui racheter un vélo étiqueté "garçon".»

Et ce d'autant plus que, pour l'enfant, on ne plaisante absolument pas avec les étiquettes. Elles déterminent ni plus ni moins que son groupe d'appartenance. «Durant ses premières années de vie, jusqu'à 5-7 ans, un enfant est convaincu que c'est le contexte socioculturel qui détermine le sexe», ajoute la psychologue. Soit qu'on est de tel sexe parce qu'on a des cheveux longs ou courts, parce que l'on porte des jupes ou des pantalons ou que l'on joue avec des petites voitures ou des poupées.

L'importance de l'éducation

«Les enfants vont utiliser une grande énergie à identifier ce qui est étiqueté "fille" ou "garçon", pour s'y conformer, pour ensuite se présenter aux autres selon leur sexe», indique encore Anne Dafflon Nouvelle. Ils vont donc être très attentifs à respecter les étiquettes et à éviter des activités codées "sexe opposé".

Les petites filles vont vite intégrer le rose comme référence féminine, les garçons le bleu. Les filles les jeux d'imitation, les garçons ceux de construction, etc. Avec

une différence notable toutefois, une fille aura plus facilement la possibilité de choisir des activités étiquetées "garçon" que l'inverse (voir encadré).

Sous cet éclairage scientifique rose et bleu, difficile désormais d'envisager que les cerveaux aient une couleur. «D'autant plus quand on sait, et on le sait, que le nourrisson naît avec seulement 10% de ses connexions neuronales, rapporte Anne Dafflon Nouvelle. Les 90% restants se construisent une fois qu'il est au monde.» D'où le déterminisme de l'éducation. «Certes, dans la réalité, il y a effectivement des différences de fonctionnement et de capacité entre les filles et les garçons, précise la Genevoise. Mais

ces différences sont construites par la socialisation.»

Et de conclure avec un cliché: «Celui des femmes qui ont moins de compétences pour lire une carte. En réalité, c'est parce que les garçons et les filles ne sont pas confrontés aux mêmes situations. Les petits garçons auront droit aux jeux de construction, en 3D, qu'on ne trouve qu'au rayon garçons. Dans les sports d'équipe, qu'ils font plus facilement que les filles, ils développeront une bonne représentation du terrain et du placement de leur coéquipier. On – les parents, souvent inconsciemment, la société – donne simplement plus d'occasions aux garçons de développer leurs compétences spatiales.» ■

Garçons en rose

Un garçon vêtu d'un pull rose, jouant à la poupée... Une image socialement mal tolérée voire intolérable, alors que voir une petite fille habillée en bleu chantonnant «vroum vroum» avec une petite voiture ne choque pas. «Les filles ont en effet plus facilement la possibilité de faire des choses étiquetées "garçon"», explique Anne Dafflon Nouvelle, docteur en psychologie sociale. Pour deux raisons, précise-t-elle, l'une sexuelle et l'autre sexuée.

«Premièrement, quand un enfant a une activité dédiée généralement au sexe opposé, cela induit chez les parents, et surtout chez les pères, la crainte sous-jacente de l'homosexualité. Deuxièmement, ce qui est étiqueté masculin est dans notre société toujours considéré comme prépondérant. Si mon fils a une activité de fille, il perd en prestige social. Au contraire, si ma fille a une activité de garçon, elle gagne en prestige social.» Une fille ne sera plus nunuche parce qu'elle monte aux arbres... PR